

Ne dis rien
Magie et mutisme
Ne dis rien, Canada [Québec] 2001, 82 minutes

Philippe Théophanidis

Number 213, May–June 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59190ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Théophanidis, P. (2001). Review of [Ne dis rien : magie et mutisme / *Ne dis rien*, Canada [Québec] 2001, 82 minutes]. *Séquences*, (213), 45–45.

NE DIS RIEN Magie et mutisme

Premier long métrage du jeune cinéaste québécois Simon Lacombe, **Ne dis rien** s'inscrit en droite ligne dans la tradition du cinéma d'auteur québécois des dernières années. Jusqu'au milieu des années soixante-dix, la production québécoise, dominée par le documentaire et le cinéma direct, est traditionnellement préoccupée par la quête d'une identité culturelle et sociale. Au début des années quatre-vingt, la fiction d'auteur voit le jeune tenter de s'arracher à l'emprise familiale. À l'apparition du générique, on le retrouve sac au dos, sur le bord de la route, enfin émancipé, prêt pour le grand voyage. Les années quatre-vingt-dix le retrouvent à quelques pas de chez lui, dans la trentaine, déboussolé : c'est le cas par exemple des héros des films **Eldorado** (1995) et **Zigrail** (1995). Dans une métropole gigantesque et éclatée, le jeune homme ou la jeune femme, finalement arraché à l'ancienne génération, tente tant bien que mal de mettre le doigt sur les valeurs qui lui sont propres. L'époque a changé. Les *baby-boomers* ont 40 ou 50 ans et lèguent à la génération suivante un monde dans lequel elle ne se reconnaît pas. On parle d'effondrement des valeurs « canoniques » (entendre celles qui prévalaient peut-être encore à l'après-guerre, mais qui étaient issues des XVII^e et XVIII^e siècles). L'individu est apparemment roi, c'est le règne du « choix personnalisé ». Sans repère d'autorité valable, le protagoniste d'aujourd'hui oscille entre un enthousiasme naïf et un égarement difficilement supportable. Faire des enfants ? Pour quoi faire ? Il n'y croit plus (ainsi se termine **Zigrail**).

Ne dis rien poursuit la lancée. Sans renouveler le paysage cinématographique québécois, il propose néanmoins une variation appréciable sur un air connu. Michel a perdu sa copine, celle qu'il aimait vraiment. Il se demande s'il pourra jamais aimer encore. À défaut d'institution (Église, État, guerre, famille – celle de Michel brille d'ailleurs par son absence), notre jeune adulte se tourne vers l'amour, ce qui constitue semble-t-il la seule voie pertinente au bonheur. « Il n'y a rien d'original là-dedans. C'est l'histoire de l'humanité », dira d'ailleurs Michel au tout début du film. C'est réduire considérablement cette « histoire de l'humanité » aux humeurs changeantes des époques mais force nous est de pardonner au personnage, et de comprendre. Michel erre dans la ville, fraye avec les expériences fortes (vol de véhicules, drogues et hurlements dans la nuit). On comprend avec lui qu'il ne trouve là que des palliatifs à court terme. La vérité est ailleurs. Encadré par sa *chum* Martine, par le fou du coin « Toupie » et par le déterminisme orgueilleux et serein de son collègue de travail « Tuyau », Michel tente de garder la tête hors de l'eau. Ses rapports avec Tuyau, entre autres, qui s'établissent dans les égouts de la ville où les deux comparses travaillent, témoignent du virage important par rapport aux années quatre-vingt : alors qu'à l'époque on tentait de couper les liens avec la figure paternelle, Michel cherche à l'établir dans la personne du vieil homme : « T'es mon gourou », déclare-t-il rassuré alors que Tuyau l'entraîne dans les dédales obscurs des égouts de la ville.

Il rencontrera Lisa, elle aussi égarée par une perte douloureuse. Ils parlent peu, se « divertissent », se reconfortent. **Ne dis rien**, c'est aussi peut-être le témoignage d'une génération qui ne sait pas parler, qui a perdu ses mots, sa langue et ses idées. C'est l'impossibilité de faire référence aux concepts des « anciens », c'est l'impression que ces « mots » ne veulent plus dire la même chose, qu'ils n'ont plus cours. Et dans cet univers aphasique, on ne parle pas. Au mieux, on fait semblant de se comprendre, on espère, on se lance les yeux fermés. On hurle en chœur, on pleure en silence et on croit communiquer. Alors que le malentendu n'en est que plus important, alors que l'isolement est de plus en plus considérable. Toutefois, à défaut d'autre chose, c'est ce « je comprends » sans explication, nécessaire et magique qui permet, semble-t-il, aux égarés de se retrouver et peut-être de survivre.

La direction photo du film n'est pas sans rappeler celle de **Zigrail** ou même de **Chunking Express** (1994) : savante juxtaposition d'accéléérés, de ralentis, d'explorations des lumières urbaines, des toits de la ville, des tonalités de crépuscule et des lumières de



Un univers aphasique

ruelles. Saluons pour terminer le travail des comédiens qui, pour l'ensemble, livrent une brillante interprétation et permettent en définitive au film une reprise intéressante d'un air familial.

Philippe Théophanidis

Canada [Québec] 2001, 82 minutes – Réal. : Simon Lacombe – Scén. : Simon Lacombe – Photo : Pierre Jodoin, Stéphane Menghi – Mont. : Simon Lacombe, Suzanne Turgeon – Mus. : Ned Bouhalassa – Son : Louis Desparois, Michel Zabitsky, Louis Dupire, Jacques Comtois – Déc. : Éric Clément, Nadine Lacasse – Cost. : Sylvie Lacombe – Int. : Patrick Labbé (Michel), Marie-France Marcotte (Lisa), Marcel Sabourin (Tuyau), Isabelle Leblanc (Isabelle), Claude Lemieux (Toupie), Tobie Pelletier et Claudie Chagnon (visiteurs qui font l'amour), Pascal Contamine (visiteur au revolver), Dominique Lamy (Martine) – Prod. : Anne-Marie Gélinas – Dist. : Film Tonic.